REMARQUES SUR LA TRADUCTION EN ROUMAIN DU *CHÂTEAU DES CARPATHES* DE JULES VERNE

Muguraş Constantinescu
Université « Ştefan cel Mare » de Suceava
Roumanie

Le XX^e^ siècle a revu et reconsidéré le problème de la charge culturelle à « transporter », à faire passer par le processus de la traduction littéraire. D'ailleurs, de plus en plus souvent, on ne parle plus de passage d'un texte étranger d'une langue à l'autre, mais du passage d'une langue-culture à une autre langue-culture et tout cela dans un esprit d'attention et d'accueil vis-à-vis d'une identité culturelle et civilisationnelle.

Le problème du respect de l'identité culturelle, de même que celui de l'identité stylistique devient un impératif par rapport à tout ce que la traduction ethnocentrique a permis, toléré et même encouragé pendant des siècles. Rappelons-nous, à cette occasion, comment Antoine Berman, le grand défenseur de la préservation de l'étrangeté dans la traduction, définit cette notion : « Ethnocentrique signifiera ici : qui ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci – l'Étranger – comme négatif ou tout juste bon à être annexé, adapté, pour accroître la richesse de cette culture ». (Berman, 1999, p. 29)

Le même traducteur et traductologue réagit contre la pratique trop tenace d'une traduction de ce type :

BDD-A4957 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:01 UTC)

« La traduction ethnocentrique et la traduction hypertextuelle. Ces deux formes de traduction représentent le mode selon lequel un pourcentage écrasant de traductions s'effectue depuis des siècles et des siècles. Ce sont les formes que la majorité des traducteurs, des auteurs, des éditeurs, des critiques, etc., considère comme les formes normales et *normatives* de la traduction ». (Berman, 1999, p. 29)

Si l'on jette un très rapide coup d'œil dans l'histoire de la traduction, on se rend compte que des termes comme « acclimatation », « naturalisation », « civilisation », « autochtonisation », « adaptation », et la métaphore « belle infidèle » (qui exprime l'idée lancée au XVII[e] siècle par Gilles Ménage, selon laquelle une traduction doit être comme une femme, belle même si infidèle) ont longtemps exprimé l'idéologie dominante de la traduction qui conseille, encourage, autorise des corrections, des ajouts, des suppressions, des modifications du texte étranger, le changement des noms propres et des références culturelles en vue d'un passage doux, tranquille, furtif dans une autre culture. Et cela pour éviter de choquer, de surprendre par la nouveauté et l'étrangeté du nouveau venu le public d'accueil dans sa mentalité, son goût, sa sensibilité déjà formés mais fermés, de règle, à toute ouverture. Voyant dans ce sens les confessions plus que révélatrices de Prévost en tant que traducteur des romans de Richardson :

« Par le droit suprême de tout écrivain qui cherche à plaire dans sa langue naturelle, j'ai changé ou supprimé ce que je n'ai pas cru conforme à cette vue. » ou dans la Préface à *Grandison* du même Richardson *:* « J'ai supprimé ou réduit aux usages communs de l'Europe, ce que ceux de l'Angleterre peuvent avoir de choquant pour les autres nations. Il m'a semblé que ces restes de l'ancienne grossièreté britannique sur lesquels il n'y a que l'habitude qui puisse encore fermer les yeux aux Anglais, déshonoreraient un livre où la politesse doit aller de pair avec la noblesse et la vertu ». (cité *in* Montandon, 2004, p. 82)

De nos jours, la traduction ethnocentrique n'est plus acceptée et acceptable et une nouvelle vision domine la théorie et la pratique de la traduction : le respect de l'autre, de son altérité, de sa différence. Naturaliser les noms des personnages et des

BDD-A4957 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:01 UTC)

lieux est un scandale, dénoncé comme un véritable pillage d'identité culturelle. Faire passer l'étrangeté de l'autre est aujourd'hui la vision culturellement correcte et cette vision s'élargit même vers une hospitalité offerte à l'étranger qu'est le texte traduit. (Saad, 2004)

Qu'en est-il de tout cela dans la traduction de Jules Verne du français vers le roumain ? Comme on le sait, Jules Verne a souvent placé l'action de ses romans dans des espaces culturels nouveaux, inconnus, insolites pour son lecteur français et même occidental et, par conséquent, le transport de l'identité culturelle, la transposition de l'étrangeté présente de ses textes est un problème très présent et actuel dans la traduction de ses ouvrages vers les vingt-cinq langues dans lesquelles il a déjà été traduit.

En l'espace roumain, Jules Verne a bénéficié du travail de grands et passionnés traducteurs comme Gelu Naum, Vladimir Colin, Ovidiu Drimba, Ion Hobana, Sanda Verradian, Teodora Cristea, Radu Tudoran, M. Petroveanu, Dan Faur, Valeriu Mihăilă, Aurora Gheorghiță, Maria Brăescu, Ticu Archip, Paula Găzdaru, Simona Schileru, Monica Mihăileanu, Ion Mihăileanu, Anghel Ghițulescu et d'autres qui ont bien compris et rendu l'identité culturelle et stylistique de l'auteur français.

Malgré cela un ouvrage de Verne, dont l'action se passe en l'espace roumain, renverse toute la problématique de l'étrangeté à rendre par la traduction.

Il s'agit, bien sûr, du récit *Le Château des Carpathes* que l'auteur a voulu placer dans un cadre « romanesque » – propre aux croyances, superstitions et légendes de toute sorte – étrange et étranger pour son lecteur français, notamment la Transylvanie et des régions confines qu'il place dans ce qu'il appelle « l'extrême Europe » qui pourrait être traduite, par analogie avec L'Extrême Orient rendu en roumain par Orientul Îndepărtat, par Europa Indepărtată. Cet adjectif « extrême » donne déjà une idée de l'exotisme et de l'inconnu que l'auteur voulait suggérer à un lecteur occidental.

Comme, selon toutes les apparences, Jules Verne n'a connu cet espace roumain qu'à travers des ouvrages de M. de Gérando et d'Elisée de Reclus, qu'il mentionne à l'intérieur de son récit, et non pas par des voyages de documentation directe

BDD-A4957 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:01 UTC)

dans la région, il propose parfois au lecteur des toponymes et des patronymes que le lecteur roumain peut trouver bizarres ou fantaisistes ou tout simplement déformés par rapport à ce qui lui est connu et familier.

Et dans cette situation exceptionnelle où le traducteur a comme destinataire un lecteur qui s'attend à reconnaître des références familières, connues par lui, la tâche du traducteur devient paradoxale, car il ne doit plus veiller à la charge culturelle d'étrangeté et d'inconnu mais, au contraire, reconstituer, dans la mesure du possible, une charge de connu, de familiarité. Autrement dit, l'étrangeté culturelle attendue et gratifiante par et pour tout autre lecteur du *Château des Carpathes* se retourne, se change en familiarité, tout aussi attendue et gratifiante, par et pour le lecteur roumain.

C'est pour cela que le traducteur a dans ce cas spécial des libertés et contraintes exceptionnelles : il va procéder à une reconstitution, à une correction, à un aménagement des références culturelles spécifiques, déformées et distorsionnées pour une raison ou autre sous la plume vernienne mais dans certaines limites.

Il faut avouer tout d'abord que, pour le moment, nous n'avons pu consulter que les trois éditions différentes de la traduction donnée par Vladimir Colin : en 1967, chez Editura Tineretului, édition légèrement remaniée par le traducteur lui-même, aidé et conseillé par Ion Hobana, en 1980 chez Editura Ion Creanga, revue et republiée par Ion Hobana en 1999 dans la collection « Au bord avec Jules Verne » qu'il coordonne chez Compania. Nous avons connaissance des versions roumaines antérieures (de Victor Onisep de 1897 et de Ion Pas de 1923) et de quelques unes de leurs solutions seulement à travers la bibliographie consultée. (Hobana, 1979, pp. 123-158)

En ce qui concerne la tâche toute particulière, atypique, du traducteur, il va, par exemple, actualiser tous les toponymes donnés par l'auteur en variante autrichiennem hongroise ou fantaisiste (pour la simple raison que, comme l'ouvrage à été publié en 1892 lorsque la Transylvanie se trouvait dans l'Empire austro-hongrois, ils sont écrits selon la forme officielle de cette

BDD-A4957 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:01 UTC)

époque ou selon une documentation approximative et déformatrice).

Tout au long du récit on trouve les toponymes suivants : Klosterneuburg ou Kolomna qui redevient Cluj, Thorda Turda, Kalmouk Alba Iulia, Mulbach Sebes, Hermandad Sibiu, Deva, Hatszeg Hateg, Hunyad Hunedoara, Petroseny Petrosani, Petrilla Petrila, Vulkana Vulcan, Bistritz Bistrita, Curté d'Argis Curtea de Arges, Krajowa Craiova, Verst Veresti.

Sont cités les Monts Bihar (Bihor), Retyezat (Retezat), Parajd (Paring).

La rivière Mures est nommée Maros, Jiu le Sil, Tisa Thiess, Dunarea avec son nom francisé, le Danube, Portile de Fier les Portes de Fer.

Le nom de l'auberge du village où se situe l'action « Le Roi Mathias » devient par équivalence roumaine « Regele Matei ».

D'une édition à l'autre, le traducteur, aidé par le spécialiste de Jules Verne, fignole encore ce travail de reconstitution. Il y a également des cas où un toponyme imaginaire, selon toutes les apparences, comme le plateau d'Orgall, garde ce nom dans la première version de Vladimir Colin, puis reçoit un équivalent plus vraisemblable pour le lecteur roumain : dealul Gorgan à partir de la deuxième édition. Le « trou d'Egelt » devient « curmatura lui Anghel » (Verne, 1967, p. 13) et la « pointe du Rodük » devient « vîrful Haiducului » (Verne, 1967, p. 13).

Mais le problème le plus difficile a été la reconstitution et la correction des patronymes qui se voulaient représentatifs pour un espace roumain : Miriota devient Miorita, Rodolphe Gortz Radu de Gorj, le docteur Patac doctorul Patac, le comte Franz de Telec devient « banul » Frîncu Slatineanu dans la première traduction, Frîncu de Teleac dans la deuxième et ensuite Francisc de Teleac dans la troisième, le berger Fric ciobanul Frig, le forestier Nik Dek « pădurarul » Nicu Deac, le maître Hermod « dascălul » Homorod, le biro Koltz « birăul » Colt, le soldat Rotzko Roşca.

Lorsque les noms des personnages sont vraiment difficile à assimiler avec un nom roumain ils restent tels quels : le savant

BDD-A4957 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:01 UTC)

Orfanik, par exemple, garde son nom comme dans l'original ou la cantatrice Stilla, probablement d'origine italienne.

Très soucieux et intéressé par la couleur locale, l'auteur parsème son récit de termes roumains, parfois dans une transcription phonétique à la française, ce qui oblige le traducteur à marquer ce fait par des notes. Ainsi l'auteur parle-t-il des plantations de « koukouroutz » et traduit lui-même le terme, en l'explicitant, « le maïs du pays » (Verne, 1987, p. 9), ou des « voïvodes » (Verne, 1987, p. 22) ; ce dernier terme existe en français mais pour dénommer une réalité considérée spécifiquement slave (Robert, 2001). Comme, dès le début de son récit l'auteur veut convaincre son lecteur que la région où il place l'action est très favorable aux croyances et aux légendes, il ne lui épargne pas leur énumération et description, en mélangeant de termes français et roumains qui constituent autant de « points d'opacité », d'intraduisibilité dans le texte original, destinés à absorber des résonances perçues comme lointaines, exotiques, spécifiques pour un certain espace culturel (Michaud, 1999) même s'ils sont explicités, par ce qu'on appelle en traductologie une « traduction intralinguale », c'est-à-dire par quelque périphrase. Ainsi « les 'stafii' errent à travers les ruines » « des 'babes' qu'il faut se garder de rencontrer le mardi ou le vendredi », « les 'balauri', ces dragons gigantesques, dont les mâchoires se distendent jusqu'aux nuages », « les 'zmei' aux ailes démesurées, qui enlèvent les filles de sang royal et même celles de moindre lignée, lorsqu'elles sont jolies » auxquels s'oppose le bon génie de « serpi de casa ». (Verne, 1987, p. 26) La seule solution à embrasser par le traducteur dans ce cas de « citations » est celle adoptée par Vladimir Colin, la note en bas de page. Comme l'atmosphère énigmatique du récit est favorable à de telles citations lexicales, les termes comme « balauri » et « stafii » (retenons le pluriel comme plus intensif) apparaissent plusieurs fois, d'autres comme « baraka » et « catrinta » une seule fois et « mamaliga » et « rakiu », comme le lieu de rencontre est un lieu de restauration (en l'occurrence, l'auberge) plusieurs fois.

Retenons aussi pour la création d'une ambiance proprement roumaine la mention des termes comme « cîntice » et « doïne » sous leur forme originale.

BDD-A4957 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:01 UTC)

Quelques noms propres cités comme noms païens spécifiques du pays, Florica et Doïna, qui par reconstitution-corrrection devient Doïna, contribuent eux aussi au retournement de l'étrangeté en familiarité. Un nom comme « Dauritia » considéré par Verne comme spécifiquement roumain est gardé tel quel dans la version roumaine de 1967, pour devenir ensuite par la même reconstitution-correction, Doinița et donc plus crédible pour le lecteur roumain.

Ces « points d'opacité », en roumain dans le texte, perdent leur charge spécifique d'étrangeté et sont perçus, au contraire, par le lecteur roumain comme des termes transparents et évocateurs de familiarité.

La « traduction intralinguale » dont nous avons déjà parlé, par des périphrases ou par le contexte, est la solution à laquelle l'auteur a eu recours lorsqu'il cite des vers roumains mais sans offrir de traduction ou d'explications par des notes. C'est le cas des vers « Roman ne pere » reconstitué par le traducteur comme « Românul nu piere » ou de la devise « Da pe moarte » traduite par l'auteur dans le texte « Dă pîna la moarte » au sens de « Lupta pâna la moarte ». (Verne, 1987, p. 22)

Il est donc intéressant de voir comme par ce type de traduction implicite Jules Verne évite toute note en bas de page ou en fin de chapitre, phénomène valable aussi pour les vers italiens, compréhensible par le seul contexte. L'édition du Livre de poche que nous avons consulté et qui est censé reproduire l'édition originale de chez Hetzel n'a ainsi aucune note explicative à propos des termes étrangers, même si elle est publiée dans la fameuse collection de jeunesse Bibliothèque d'Éducation et de Récréation ce qui aurait justifié quelques notes à intention didactiques.

Une autre citation de terme, considéré comme authentique, est le terme « Chort » explicité par l'auteur par une périphrase, « en donnant au diable le nom qu'il a en ce pays » (Verne, 1987, p. 45) ; dans ce cas Verne prend le terme slave « ciort » pour un terme roumain ce qui oblige le traducteur à l'équivalence « necuratul » et à une note explicative dans la première édition, note qui disparaît, malheureusement, aux éditions suivantes.

BDD-A4957 © 2005 Editura Universității din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:01 UTC)

Nous avons déjà dit que ce type particulier de traduction-reconstitution-correction a ses limites. Ainsi lorsque l'auteur présente-t-il les voisins de la Transylvanie d'une façon erronée, le traducteur ne modifie pas le texte mais se contente d'une note, solution correcte, selon nous.

D'ailleurs la présence des notes ou une postface explicative est obligatoire dans ce cas spécial parce que le traducteur risque de donner une image fausse de Jules Verne et nous le présenter comme un impeccable et parfait connaisseur des réalités roumaines géographiques, économiques, ethnographiques ou autres.

Mais la tâche du traducteur du *Château des Carpathes* ne se résume pas aux difficultés déjà passées en revue car il doit rendre tout simplement la « griffe », l' « écriture », la marque stylistique de Jules Verne. Elle se caractérise, selon nous, par un certain pathos romantique, par un récit captivant qui comprend pourtant de nombreuses descriptions érudites, souvent parsemées de termes scientifiques et techniques, mais cela dans un dosage savant et équilibré qui fait que ses romans se lisent comme des policiers, car il y a toujours une énigme à résoudre chez Verne, qui nous plonge dans un imaginaire tout particulier, qu'on pourrait nommer « imaginaire scientifique ». À cela s'ajoute, parfois, un certain goût pour les mots rares ou les mots fabriqués par l'auteur pour dénommer des réalités encore inexistantes à son époque.

Cela oblige le traducteur à une documentation de type scientifique, au déchiffrement des termes de spécialité, dans notre cas, de géographie, d'ethnographie, de bâtiment, de physique et de cinétique, à un certain flair lexical. Comme parmi les personnages il y a aussi le berger Frik, les termes familiers et même populaires ne manquent pas.

Le traducteur Vladimir Colin, écrivain lui aussi, s'en tire très bien et rend en roumain cette diversité de lexique et de registres.

Dans la bouche du berger des termes comme « bric-à-brac », « mécanique », « patraque » deviennent « vechituri », « şurubăraie », « hodoroagă ».

BDD-A4957 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:01 UTC)

Il est à remarquer, à propos du berger Frig qu'un passage, qu'on pourrait considérer comme défavorable au personnage, et, par extension, à l'image du berger roumain en général est bien rendu dans la version roumaine de 1967 mais manque dans celle de 1980 (on pourrait supposer une intervention de la censure très active à cette époque) et, d'une façon qui nous étonne, également dans celle de 1999.

Voyons ce fragment :

Frik, Frik du village de Werst – ainsi se nommait ce rustique pâtour – aussi mal tenu de sa personne que ses bêtes, bon à loger dans cette sordide crapaudière, bâtie à l'entrée du village, où ses moutons et ses porcs vivaient dans une révoltante prouacrerie – seul mot, emprunté de la vieille langue, qui convienne aux pouilleuses bergeries du comitat.

L'immanum pecus paissait donc sous la conduite dudit Frik, – immanior ipse. (Verne, 1987, p. 3)

Et sa seule version roumaine :

Frig, Frig din satul Vereşti – aşa se numea rusticul păcurar – la fel de neîngrijit ca şi dobitoacele sale, bun sa locuiască în murdara înjghebare ridicată la intrarea satului şi unde oile şi porcii trăiau într-o revoltătoare împuţiciune singurul cuvînt împrumutat din limba veche care li se potriveşte păduchioaselor stîne ale comitatului.

Acest immanum pecus păştea deci sub conducerea numitului Frig – immanior ipse. (Verne, 1967, p. 6)

Le terme « prouacrerie », signalé par l'auteur comme un mot ancien, est si rare qu'il n'est pas mentionné dans le Dictionnaire Robert et même pas dans le Dictionnaire Littré. Le traducteur trouve une bonne solution, « împuticiune », terme qui, même s'il n'est pas si rare et si ancien en roumain, est pourtant assez suggestif et évocateur pour la situation décrite.

Remarquons aussi la création des mots nouveaux que Jules Verne invente selon son imaginaire scientifique ; lorsqu'il parle du téléphone qui est plutôt un moyen d'espionnage que de communication entre les mains de Rodolphe, il imagine aussi un « téléphote » terme qu'il explique par une note – « Elles (les personnes n. n.) pouvaient même se voir dans des glaces reliées

BDD-A4957 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:01 UTC)

par des fils grâce à l'invention du « téléphote ». Le traducteur donne pour ce mot nouveau l'équivalent roumain « telefoton » dans la version de 1967 et de 1980, terme corrigé dans l'édition de 1999, par « telefot » donc plus proche de la solution originale.

Comme nous avons à faire à une re-traduction due, en fait, au même traducteur, on remarque, d'une édition à l'autre, l'intention de fignoler encore sa version, car, comme on le dit, pour un véritable traducteur, la traduction n'est jamais finie, elle n'est jamais définitive.

Nous pouvons retenir dans ce sens les nouvelles équivalences pour Orgal, Telek, ou Hermod, déjà signalée, ainsi que quelques corrections. Ainsi dans le passage qui évoque « des rugissements, semblables à ceux qui jettent les sirènes marines à l'entrée des ports » (p. 89) dans la première version Vladimir Colin parle de « urletele, semănînd cu cele pe care le scot geamandurile la intrarea în porturile marine » (Verne, 1967, p.65) et dans la suivante remplace « geamanduri » par « sirene », solution plus appropriée.

À titre de conclusions, nous pouvons dire que la traduction trop lourde du *Château des Carpathes* du français vers le roumain qu'a donnée Vladimir Colin, sous les suggestions du spécialiste de Jules Verne, Ion Hobana, est une traduction réussie qui trouve de bonnes solutions pour la diversité des cas de figure qu'elle pose. Et comme le lecteur a droit à une information correcte, il convient qu'elle soit toujours accompagnée d'une préface ou postface explicative.

Malgré cela, il y a dans la dernière édition, celle de 1999, chez Compania, une intervention dans le texte vernien, qui dépasse, selon nous, la tâche du traducteur et qui par son incongruité particulière nous étonne : c'est le fait que le dernier habitant du Château des Carpathes, le dilettante maniaque et amoureux de la cantatrice Stilla, n'est plus, comme chez Verne, Rodolphe de Gortz, Radu Gorj en équivalence roumaine, mais son opposant et rival Franz de Télék, Francis de Teleac, en équivalence roumaine, autrement dit les deux personnages sont systématiquement remplacés, l'un par l'autre, au point de dérouter et désemparer le lecteur de la version originale, des deux versions roumaines antérieures ou de quelque exégèse de l'œuvre

BDD-A4957 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:01 UTC)

vernienne. Comme la préface ne donne aucune explication dans ce sens, cette énigme reste à déchiffrer, tout comme l'a été celle du Château caché dans les Carpathes.

Si cette énigme trouve la réponse dans le livre où Ion Hobana dit d'une part que le nom « Telec » proche de « Teleac », le nom d'un village proche de Hunedoara, est plus vraisemblablement un nom de Transylvanie, et d'autre part que le nom « Rodolphe de Gortz », traduit par Radu Gorj est un nom de Valachie, et donc que « Jules Verne a interverti les noms des personnages » (Hobana, 1978, p. 155), cela soulève d'autres questions : où s'arrêtent les droits du traducteur ? et quels romans vont respectivement lire les lecteur français et roumain sous le titre du *Château des Carpathes ?*

Bibliographie :

Berman Antoine, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Seuil, Paris, 1999

Berman Antoine, *L'épreuve de l'étranger,* Gallimard, Paris, 2002

Colin, Vladimir, *Castelul din Carpați*, *azi,* postfață in Verne, Jules, *Castelul din Carpați*, trad. Vladimir Colin, Editura Tineretului, Bucuresti, 1967

Colin, Vladimir, *Castelul din Carpati*, *azi,* postfață in Verne, Jules, *Castelul din Carpați*, trad. Vladimir Colin, Editura Ion Creangă, Bucureşti, 1980

Hobana, Ion, *20 000 de pagini în căutarea lui Jules Verne*, Editura Univers, 1979

Hobana, Ion, *Cuvânt înainte* in Verne, Jules, *Castelul din Carpați*, trad. şi note Vladimir Colin, Editura Compania, Seria « La bord cu Jules Verne », coordonată de Ion Hobana, Bucureşti, 1999

Michaud (Henriette), « Du conte oral au conte écrit » in *Translittérature* n° 18-19, printemps 2000, Dossier « Il était une fois: traduire le conte », Paris, 2000

Montandon, Alain, *Quelques réflexions sur la traduction au XVIII^e siècle* in *Atelier de traduction* n° 2, 2004, Editura Universității Suceava, Suceava, 2004

BDD-A4957 © 2005 Editura Universității din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:01 UTC)

Mounin, G., *Les belles infidèles,* Cahiers du Sud, Paris, 1955
Saad Gabriel, *Traduction : l'auberge de l'étranger,* in *Le Livre de l'hospitalité*, sous la direction d'Alain Montandon, Bayard, 2004

Corpus de textes :

Verne, Jules, *Le Château des Carpathes*, Livre de poche, Paris, 1987
Verne, Jules, *Le Château des Carpathes*, Classic Literature Library, 2004
Verne, Jules, *Castelul din Carpati*, trad. Vladimir Colin, Editura Tineretului, Bucureşti, 1967
Verne, Jules, *Castelul din Carpați*, trad. Vladimir Colin, Editura Ion Creangă, Bucureşti, 1980
Verne, Jules, *Castelul din Carpați*, trad. si note Vladimir Colin, Editura Compania, Seria « La bord cu Jules Verne », coordonată de Ion Hobana, Bucureşti, 1999

BDD-A4957 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:55:01 UTC)